

Fiction & Cie

Patrick Deville
Amazonia

roman

Seuil

A M A Z O N I A

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL
COLLECTION « FICTION & CIE »

Le projet Abracadabra

Pura Vida
2004, et « Points », n° P2165

Équatoria
2009, et « Points », n° P3039

Kampuchéa
2011, et « Points », n° P2859

Peste & Choléra
2012, et « Points », n° P3120

Viva
2014, et « Points », n° P4146

Taba-Tabà
2017, et « Points », n° P4845

AUTRES PUBLICATIONS

La Tentation des armes à feu
2006, *Fiction & Cie*

Sic transit
(Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa)
2014, *Fiction & Cie*

Minuit
(Cordon-bleu, Longue vue, Le Feu d'artifice,
La Femme parfaite, Ces deux-là)
« Points Signatures », 2017

L'Étrange fraternité des lecteurs solitaires
2019, *Fiction & Cie*

Fiction & Cie



Patrick Deville

AMAZONIA

roman

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-124754-1

© Éditions du Seuil, août 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Je hais les voyages et les explorateurs.

LÉVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*

père & fils

Une violente averse bousculait le navire, l'eau pénétrait par la jointure des hublots. Nous allumions une petite lampe. Dans la pénombre de la cabine baignée d'air chaud, Pierre à contre-jour emplissait un carnet. J'avais attendu d'être à bord pour lui demander s'il se souvenait de sa découverte, une dizaine d'années plus tôt, de ce vers de Blaise Cendrars, « Gong tam-tam zanzibar bête de la jungle rayons x express bistouri symphonie », fragment de poème qu'il avait intégré à l'un de ses dessins. Il m'avait répondu que, sans doute, à l'époque, je lui avais mis ça sous les yeux.

Son père à lui, Cendrars, son père l'inventeur raté ou spolié, l'homme aux affaires calamiteuses, l'importateur de bière frelatée à Naples, le promoteur ruiné d'un palace fantôme en Égypte, l'auteur du brevet d'un ressort pour fermer les portes, finalement revenu à La Chaux-de-Fonds, lui avait offert un livre de Nerval qui allait décider de sa vie. Il avait encore trouvé dans la bibliothèque paternelle *L'Asie russe* d'Élisée Reclus et ç'avait été l'invention du Transsibérien. Longtemps après le Brésil, Cendrars avait offert à son fils Rémy *La Chute d'un ange* de Lamartine.

Le fils était aviateur. C'était la guerre. L'ange avait perdu la vie lors d'un vol d'entraînement.

Il faut se méfier des livres qu'on recommande aux fils : c'est sur une forte recommandation paternelle, une injonction, que j'avais lu enfant *Moravagine*. Même s'il me semblait étrange, ce livre, j'avais longtemps pensé qu'il était écrit pour moi puisque mon père me l'avait imposé, j'y trouvais le goût des tours du monde, la parenté du fou Moravagine et du fou Taba-Tabà, lequel était alors mon camarade dans l'hôpital psychiatrique où nous vivions. Sans doute les scènes érotiques et pornographiques m'avaient échappé.

Pas les Indiens bleus.

Lorsqu'il débarque du *Formose* en 1924, Cendrars rêve de fortunes brésiliennes. Il est pour ça aussi peu doué que son père. Les chats ne font pas des chiens. Il descend l'échelle de coupée, balaie ces dix dernières années : en 14 il vivait encore à Forges-par-Barbizon. Ce Suisse qui pouvait échapper à la mobilisation, de la guerre se laver les mains, avait lancé un appel afin de réunir « des étrangers amis de la France, qui pendant leur séjour en France ont appris à l'aimer et à la chérir comme une seconde patrie, et sentent le besoin impérieux de lui offrir leurs bras ». Un an plus tard, un obus lui avait arraché le bras droit et la main avec laquelle il avait écrit cet appel.

Cette main jetée dans la poubelle d'un hôpital de campagne avait tracé les vers des *Pâques à New York* et de *La Prose du Transsibérien*. C'est déjà un vieux modernisme, dépassé par le dadaïsme et le surréalisme, démodé, des trains et des paquebots comme affiches des Messageries Maritimes, un ananas et un perroquet en métonymie des Antilles. Il imagine se mettre au roman, depuis des années

traîne dans ses malles les projets de *L'Or* et de *Moravagine*. De sa Remington portative, à bord du *Formose*, il a peu entendu tinter la sonnette en bout de ligne.

Sur le quai, vêtus de blanc, l'attendent Paolo Prado et la petite bande du Movimento Modernista. Il écrira que son mécène était « un homme de la famille d'A.O. Barnabooth, presque aussi riche que le héros de Valéry Larbaud, mais beaucoup plus racé, fin, lettré, érudit », surtout roi du café, riche à millions. Son père à lui était un proche de l'empereur Pedro II. Paolo Prado avait négocié avec Paul Claudel, ambassadeur à Rio, l'entrée en guerre du Brésil auprès des Alliés. Depuis l'armistice, la petite bande vivait souvent en France, skiait dans les Pyrénées. À Paris, Cendrars leur avait présenté Larbaud et Super-vielle, Satie et Debussy. Comme les navigateurs normands avaient au seizième siècle emmené des Indiens du Brésil pour les présenter au roi de France, Paolo Prado avait ramené, tel un ethnologue un trophée, un poète moderniste français au Brésil.

les Indiens bleus

Tout ça glissait depuis des jours dans le labyrinthe, le navire que nous appelions la *Jangada*, amazonien, étroit, haut sur l'eau, coque en bois d'itaúba, les membres d'équipage qui arboraient dans le dos les mots MARINHA MERCANTE. Après des mois de radoub, ils effectuaient la sortie d'essai de l'embarcation. Nous étions avec Pierre les deux seuls passagers, profitions des heures de navigation monotone dans le ronronnement des machines.

Assis à l'abri du rouf, nous laissions défilier la lente muraille verte et hypnotique, laquelle avait mené vers la folie ou la poésie les premiers navigateurs effarés. Par beau temps, nous faisions à tour de rôle notre lessive dans le lavabo de la cabine, étendions nos vêtements au bastingage avec des pinces à linge. Je n'avais pas vu depuis longtemps une pince à linge. On aimerait avoir apporté à l'humanité quelque chose d'aussi utile et judicieux que la pince à linge ou la clef à sardine. Nous retrouvions nos lectures et nos carnets, dans l'isolement, le respect de notre solitude, parlions peu.

Délaissant l'autoroute des cargos porte-conteneurs et des bateaux de ligne, des barges à pousseurs, la *Jangada* suffisamment agile s'engageait dans les bras qu'on dit

paranas, navigables en cette période des hautes eaux, y prenait mouillage pour la nuit. À l'aube nous entendions les reniflements ou les pets des dauphins, le chant des coqs depuis les fermes submergées, dressées sur leurs pilotis.

Dans le parana de Maica, notre grande fringale de voir des animaux sauvages, puisque la disparition de presque tous était engagée, même s'emballait, cette fringale nous avait amenés vers un groupe de bicoques jaunes et vertes, un ponton, des chiens, une pompe à essence. Avec le chef de ce village d'anciens nègres marrons devenus cabocles, mais bénéficiant, à ce titre ancien, d'un statut spécial depuis l'abolition de l'esclavage, nous étions partis chercher dans la forêt des singes hurleurs et des capucins, difficiles à repérer, immobiles dans les arbres, avant qu'ils ne se mettent à faire les marioles suspendus à leur queue. Nous avions bien aperçu aussi des paresseux, de grands papillons bleus, des morphos, mais aucun Indien du même coloris.

Les lectures successives de *Moravagine* avaient effacé mes impressions d'enfant, je ne saurai jamais plus ce que j'avais éprouvé à la découverte de ces phrases que je lisais devant le paysage autrement moins exubérant de l'estuaire de la Loire : « Nous étions entourés de fougères arborescentes, de fleurs velues, de parfums charnus, d'humus glauque. Écoulement. Devenir. Compénétration. Tumescente. Boursofflure d'un bourgeon, éclosion d'une feuille, écorce poisseuse, fruit baveux, racine qui suce, graine qui distille. » La pirogue descendait le fleuve, s'approchait d'une berge pour le bivouac. « Nous ne les avons pas entendus venir. Ils s'avançaient sur nous et resserraient leur cercle silencieusement. Moravagine voulut les haranguer, un coup de pagaie l'étendit par terre et il fut rapidement ligoté. C'étaient des Indiens bleus. »

Bien plus au sud, c'est au volant d'une Ford conversível que Cendrars avait parcouru, à partir de São Paulo, les chemins du Minas Gerais. Puis ç'avait été la révolution. Il avait suivi Paolo Prado. Lors des émeutes, les riches toujours et partout se retirent un peu dans leur maison de campagne. Le temps que ça se tasse.

à bord

Mains derrière la nuque, on peut imaginer ces milliers de rivières qui, depuis les deux hémisphères, se rejoignent dans le lit du fleuve quelques degrés sous l'équateur comme des milliers d'histoires. Le manchot manque un bon sujet. Celui de la colonne Prestes. Depuis des mois Cendrars tourne en rond, donne des conférences pour se faire de l'argent de poche. Moderniste il ne l'est plus. Poète non plus. Ce qu'il voudrait, c'est grâce aux contacts de Paolo Prado monter des affaires, trouver la fortune, ouvrir les bureaux de la Cendrars & Co. Ça ne l'arrange pas, cette révolution.

En ce début de juillet 1924, c'est au Brésil une insurrection militaire connue comme la Révolte Paulista. De jeunes officiers des classes moyennes exigent la justice sociale, le vote à bulletin secret, le développement de l'école publique, autant de prétentions qui font hausser les épaules et sourire les rois du café comme Paolo Prado. Le mouvement se propage. Soulèvements dans le nord jusqu'à Belém et Manaus et dans le Rio Grande do Sul. Les rebelles tiennent São Paulo pendant trois semaines, quittent la ville en colonne. Mille cinq cents hommes au départ, bientôt quatre mille, entament une longue marche antérieure à

celles de Mao en Chine et de Savimbi en Angola, essaient de soulever les paysans. À leur tête Luís Carlos Prestes, un capitaine de vingt-six ans, évite l'affrontement, fait preuve de génie stratégique, impose une stricte discipline, expulse les défaitistes, et parmi eux Filinto Müller. Vingt ans plus tard, devenu chef de la police politique du président Getúlio Vargas, celui-là se vengera de Luís Prestes en livrant sa femme, Olga Benário, révolutionnaire allemande, laquelle avait été son garde du corps avant qu'il ne l'épouse, à la Gestapo, qui l'enverra dans le camp d'extermination de Ravensbrück, puis la chambre à gaz de Bernburg.

Mais dans ces années vingt, jamais la colonne ne fut vaincue, qui parcourut pendant deux ans, en grandes boucles, dans les paysages presque vides et arides des sertões, l'incroyable distance de vingt-cinq mille kilomètres, soit l'aller-retour de Paris à Vladivostok, harcelée par les hordes de bandits soudoyés et équipés par l'armée, cangaceiros auxquels on promettait l'amnistie et des galons, parmi eux le terrible Lampião dans le Pernambouc. Poussée vers les frontières de l'ouest et du sud, la colonne s'était scindée au fil de la déroute, avant de se dissoudre, une partie des hommes avait trouvé refuge en Bolivie et l'autre au Paraguay.

Par dévotion filiale, lors de mes premiers séjours à São Paulo, j'avais cherché les traces des cendrarsiens fébriles, au nombre desquels avait compté mon père, mort depuis quelques années déjà. Dans son bureau de la Prefeitura, j'étais allé interroger Carlos Augusto Calil. Il m'avait offert un fort volume illustré d'Alexandre Eulalio qu'il venait d'éditer, *A Aventura brasileira de Blaise Cendrars*, dans lequel figuraient des inédits brésiliens mais rien sur la colonne.

J'arrivais de Luanda. Au consulat, j'avais retrouvé Sébastien Roy, qui avait écrit un livre en Angola. Avec lui j'avais commencé de côtoyer les écrivains brésiliens Luis Ruffato et Bernardo Carvalho. Avant mon départ, j'avais laissé dans son bureau une pile de livres sur laquelle il allait veiller pendant un an. Après trois voyages dans les années vingt, Cendrars n'était plus revenu. Longtemps après, il avait publié *Brésil, des hommes sont venus*. Nous y étions.

De ma petite entreprise de ces vingt dernières années, Pierre avait lu dans le désordre plusieurs des récits qui bouclaient un tour du monde de l'ouest vers l'est, de l'Amérique centrale au Mexique en passant par l'Afrique et l'Asie. Dans le plus récent, un tour de la France qui était aussi un demi-tour, avant de repartir cette fois vers l'ouest, de l'Atlantique au Pacifique, grâce aux archives de Monne j'avais reconstitué la vie de mon père auprès de son propre père, la vie de celui-ci auprès du sien, et ainsi de suite. Nous pourrions poursuivre l'expérience, imaginais-je, reprendre cette chaîne des pères et des fils. Avec cette notable différence que nous étions vivants. Voir ce que ça pouvait donner. Il avait réfléchi. Avait dit oui. Depuis quelques années, nous n'avions plus voyagé ensemble.

L'an passé, profitant d'une invitation de Samuel Titan, éditeur de littérature et de photographie, nous avions atterri à São Paulo puis rejoint par la route la Costa Verde et Paraty, où nous avons rencontré l'explorateur Amyr Klink et visité ses navires, le *Paratii* et le *Paratii 2*, à bord desquels il avait effectué ses tours du monde en solitaire et ses hivernages dans les glaces des pôles. Il habitait une baie inaccessible par voie de terre, où nageaient des tortues et que surplombait, dans la forêt, la maison qui avait été une distillerie de cachaça et dans laquelle la mère de Thomas

Mann avait passé son enfance. Dans *La Mort à Venise*, on lit le souvenir de cette femme elle-même écrivain, Julia da Silva Bruhns, dans la mère du vieil Aschenbach, et aussi dans ce « paysage, un marais des tropiques, sous un ciel lourd de vapeurs, moite, exubérant et monstrueux, une sorte de chaos primitif fait d'îles, de lagunes et de bras de rivières charriant du limon, d'une profusion de fougères luxuriantes, d'un abîme végétal de plantes grasses, gonflées, épanouies en fantastiques floraisons ».

Gustav von Aschenbach retrouvait dans sa mémoire ces images qui lui faisaient horreur, « voyait des arbres aux difformités bizarres jeter en l'air des racines qui revenaient ensuite prendre terre, plonger dans l'ombre et l'éclat d'un océan aux flots glauques et figés où, entre des fleurs flottant à la surface, blanches comme du lait et larges comme des jattes, des oiseaux exotiques au bec informe se tenaient sur les bas-fonds, le cou rentré dans les ailes, l'œil de côté et le regard immobile ».

Dans cet oiseau, je voyais le hoatzin huppé aux larges ailes de feu pourpre qui deviendrait notre oiseau fétiche, qu'avec Pierre nous allions traquer d'un bout à l'autre de l'Amazonie où il est somme toute commun, monstre préhistorique, unique de son espèce, témoin du passage du dinosaure à l'oiseau, dont le poussin très laid, blanchâtre, possède des mains à deux doigts griffus pour se hisser dans les arbres ou arpenter le grand nid de branchages assez mal foutu. S'en approchant à la pagaie dans la forêt inondée, levant vers lui les jumelles, faisant le point sur cette tête décoiffée, ébouriffée, furieuse, grossissant l'œil rond, rouge cerné de bleu, fixe, terrible, un réflexe nous faisait reculer comme si d'un coup de bec il allait percer l'objectif et nous crever la rétine. Le hoatzin, seul volatile ruminant, par

conséquent rotant comme une vache, est l'oiseau puant. Cette pestilence dont il s'enrobe lui offre une défense aussi efficace que le mimétisme ou la carapace. C'est aussi qu'il est immangeable.

« sur la ressemblance des enfants avec leurs pères »

Sans doute était-elle réciproque, cette crainte de la querelle, dans le confinement de la *Jangada*. Comme dans toutes les histoires d'amour il y avait eu des claquements de portes, des cris, de brusques départs dans la nuit, à bord du navire nous savions les options limitées, la fuite à pied dans la forêt hasardeuse, la fuite à la nage rendue périlleuse par la présence des piranhas et des candirus.

Au cours des dix dernières années, Pierre avait pratiqué la photographie et la musique, parfois en dilettante, avec application à d'autres périodes, enregistré des disques, donné quelques concerts de Bruxelles à Marseille sous divers pseudonymes. Je ne l'avais vu qu'une fois sur scène, mot inapproprié. Guitare électrique en main il jouait au milieu du public debout, dans la petite salle d'une galerie. Dans cet état second, il m'était apparu méconnaissable, paroles sombres et voix grave, très lente, et puis d'un coup violente. Je songeais à cette énigme des pères et des fils dont j'avais depuis longtemps entamé la recension : Malcolm & Arthur Lowry, Pietro & Ascanio Savorgnan de Brazza, Arthur & Frédéric Rimbaud, Rudyard & John Kipling, Jonas & Lote Savimbi, Percy & Jack Fawcett,

Theodore & Kermit Roosevelt... À bord de la *Jangada*, j'avais emporté les *Essais*.

Dans son chapitre « Sur la ressemblance des enfants avec leurs pères », Montaigne s'étonne du prodige « que cette goutte de semence par laquelle nous sommes créés porte en elle les traces non seulement de la forme corporelle, mais des façons de penser et des tendances de nos pères ». Des siècles plus tard et l'union des deux codes génétiques révélée, le mystère n'était pas davantage éclairci.

On distinguait autrefois les enfants naturels des enfants légitimes mais tous étaient naturels. Après dix ans de vie commune, nous avions avec Florence décidé que cet enfant légendaire dont nous parlions de temps à autre pouvait enfin voir le jour. Avant de naître dans une maternité angevine, Pierre fut conçu un soir de juin 1988 au bord de l'océan, à peu de distance du Lazaret où j'avais été conçu en mars 1957 avant de naître dans la maternité de Paimbœuf, la plus proche de notre hôpital psychiatrique par la terre ferme.

De nouvelles techniques médicales avaient depuis permis de mettre fin à ces hasards, de concevoir des enfants qu'on ne disait pas artificiels mais génétiques, issus parfois non plus de deux mais de trois apports mitochondriaux, afin d'éviter la transmission de certaines affections. Si ces techniques de détection avaient existé à l'époque, peut-être aurait-on conseillé à mes parents d'oublier leur première tentative malheureuse, de détruire ce fœtus atteint de malformation des guiboles, et de se remettre gaiement à l'ouvrage.

C'est donc bien par le plus grand des hasards que nous étions à bord.

S'il est souvent agaçant d'observer son père, de retrouver en lui des travers et des manies qu'on sait en avoir reçus, mais qu'on aurait préféré ne pas, il est fascinant d'observer son fils, ces détails qu'on reconnaît et d'autres inconnus, dans des « façons de penser et des tendances », et ce déséquilibre dans l'observation est source de malentendus au fil du temps, puisque l'un et l'autre évoluent, se modifient, alors que chacun sans doute aimerait être le seul à changer et que l'autre demeure constant.

Depuis trente ans, la plupart du temps j'avais voyagé seul. Pierre est cependant la personne avec laquelle j'ai parcouru le plus de kilomètres sur la route. Il ne me reste pas assez de temps pour qu'il soit un jour supplanté. Un soir au Bistrot des Amis, alors que nous préparions notre expédition, nous avions, par goût commun des listes, relu dans un carnet les lieux où nous étions allés ensemble, et chaque mot consigné éveillait, chacun pour soi, des images différentes de chacun de nous à des âges successifs, comme si nous parcourions en accéléré ces presque trente années, Saint-Malo et Jersey et la Normandie, l'Aubrac et le Quercy, la Belgique, Dunkerque, Bruges, la Hollande, Paimpol et Tréguier, Bréhat, Port-Navalo, Rochefort-sur-Mer, Saint-Palais, le Verdon, Biarritz... Ces voyages à deux s'effectuaient à bord d'une antique Mercedes blanche énorme, la W-115, char d'assaut, phares verticaux, bouchon de calandre aux trois angles à cent vingt degrés très loin tout au bout du capot, Pierre au début dans un siège pour enfant à l'arrière puis, les années passant, tous les deux à l'avant. Nous disions encore Bilbao, les Asturies, la Cantabrie, la Galice, sifflotant à Paris notre verre de chablis comme si c'était à présent de l'albariño. Retour de Paraty, nous avions

résolu que cette année 2018 serait pour nous blanche et verte, Alpes & Amazonie.

Début février, nous avons passé quelques jours dans un chalet à Chamonix. Le matin nous partions tous les deux par le petit train rouge de Montenvers pour la mer de Glace, laquelle avait fondu de plusieurs dizaines de mètres sous l'effet du réchauffement climatique depuis que Pasteur était venu ici, en 1860, effectuer ses prélèvements d'air pur. De l'autre côté nous grimpons vers l'aiguille du Midi dans les bourrasques de neige. Pierre prenait des images des brumes qui semblaient du film de Jarmusch *Stranger Than Paradise*. Le soir au chalet, nous dînions avec Bruno Mégevand et son fils Matthieu, deux pères et deux fils, à peu près le même âge pour chacune des générations, parlions de ce projet auquel nous nous préparions, ils se souvenaient eux aussi avec bonheur de quelques voyages à deux.

Après notre retour à Paris sous la neige, et afin de reprendre notre histoire à son début, j'étais parti pour le Maroc. Pierre empruntait un covoiturage pour aller retrouver sonoureuse en Bretagne. Alors qu'à Marrakech je m'éloignais de la caserne du Guéliz, marchais sur la route de la Targa, jusqu'à l'impasse où se trouvait la maison que nous habitions en 1990, impasse devenue une rue, laquelle menait à présent à une route, construite au pied du petit djebel hérissé de remparts, j'avais reçu de lui un message : « Bien arrivé malgré la neige. Je t'embrasse depuis Saint-Nazaire. »

Vingt ans plus tôt, nous étions revenus tous les deux voir cette maison marocaine dite « du général Mangin », qu'il avait oubliée, ce jardin où il avait appris à se tenir debout,

à faire ses premiers pas. Sous le grand citronnier, un robinet alimentait le tourniquet jaune de l'arrosage, grand tournesol éphémère scintillant sur l'herbe mouillée, je le voyais traverser les gerbes rotatives des gouttelettes d'or, mal assuré, titubant, entendais ses rires d'enfant comme si j'étais encore en 1990, avais un instant cligné des yeux, les rouvrais et, par ce miracle si commun, si banal, pourtant le plus étrange dans la vie de tous les hommes, abracadabra, plus étonnant encore que d'aller à pied de Paris à Vladivostok ou de marcher sur la lune, ce tour de passe-passe époustouflant, alors que je pouvais sentir encore dans mes bras le poids de son corps minuscule et trempé, je côtoyais un homme mystérieux à bord de la *Jangada*.

à Guanabara

Ces livres que j'avais laissés dans le bureau de Sébastien Roy au consulat de São Paulo, parmi lesquels un volume des photographies de Marc Ferrez, j'étais passé les récupérer avec ponctualité un an plus tard, en 2006. Cette fois je lui avais proposé d'organiser au Brésil l'édition d'un prix littéraire créé des années plus tôt avec le soutien des meilleurs briquets du monde, qui voulaient être aussi les meilleurs stylos du monde. Il s'agissait d'aider un jeune écrivain à être édité et de lui offrir une bourse. J'avais déjà remis ce prix en Uruguay, au Costa Rica, au Venezuela, à Cuba et au Mexique. Sébastien Roy avait accepté de réunir un jury d'écrivains brésiliens, de se charger de la logistique, des appels dans la presse, et de la réception au consulat des manuscrits anonymes.

À présent que je pouvais mener un semblant de vie brésilienne, tout en continuant à chercher en Afrique les traces de Savorgnan de Brazza, dans les deux années qui avaient suivi j'avais séjourné à Rio dans l'hôtel Glória avec l'idée d'écrire un jour lointain, plus de cinq siècles après celle de Pedro Cabral, ma propre conquête du Brésil. Les longs couloirs du Glória étaient ornés de photographies en noir et blanc des hôtes illustres, Kim Novak et Isadora

Duncan, Gina Lollobrigida et Marilyn Monroe, mais je savais les conversations au bar de cet hôtel entre Roger Caillois et Georges Bernanos, bien qu'on les eût trouvés trop laids peut-être pour afficher leur trombine au milieu des actrices, trop peu célèbres aussi pour attirer la clientèle de ce genre d'établissement.

Assis sur la terrasse au-dessus de la baie, je passais les journées devant les livres d'Histoire et les chroniques, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry, les soirées à contempler le petit navire rouge et ponctuel dont la passerelle blanche est à la proue, qui passait avec régularité, chaque soir avant le coucher du soleil, j'apprenais les disputes, bientôt la guerre, pour savoir si la Rivière de Janvier serait un jour française ou portugaise, l'arrivée du vice-amiral de Bretagne Villegaignon, soldat et savant de la Renaissance envoyé ici fonder une colonie et peut-être un royaume, Fort Coligny, sur une île au milieu de cette baie de Guanabara. Le vice-amiral avait sollicité le soutien des Genevois protestants et l'expérience devenait une propédeutique aux guerres de Religion. La colonie s'était autodétruite pour des arguties théologiques en tuant quelques Indiens de chaque côté.

Des marchands normands avaient cependant embarqué trois de ces Indiens à destination de la France. Ceux-là, Montaigne les avait rencontrés à Rouen en 1562 avec le roi Charles IX, alors que la ville venait d'être reprise aux protestants par le duc de Guise. « Le roi leur parla longtemps ; on leur fit voir nos manières, notre faste, l'aspect extérieur d'une belle ville. » Après qu'on leur avait demandé ce qui les étonnait le plus, les Indiens avaient répondu qu'ils ne comprenaient pas comment tant d'hommes grands, portant la barbe, forts et armés, obéissaient à un enfant. Le roi

Charles IX avait douze ans. Ils s'étonnaient aussi que les mendiants aux portes de la ville, décharnés par la faim, « pussent supporter une telle injustice sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leur maison ».

Par la suite, Montaigne avait eu longtemps auprès de lui « un homme qui était resté dix ou douze ans dans cet autre monde qui a été découvert dans notre siècle, à l'endroit où Villegaignon débarqua, pays qu'il surnomma la France Antarctique ». Les récits que lui faisait cet homme, de ce Brésil qui n'existait pas encore, avaient posé le fondement de sa pensée humaniste. Il leur avait ajouté sa lecture de *l'Histoire générale des Indes* de Francisco López de Gómara pour collecter les exemples les plus grands de la diversité des mœurs, les plus choquants pour ses contemporains. Il décrivit ces contrées « où les femmes vont à la guerre avec leurs maris et ont leur place non seulement au combat mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux lèvres, aux joues et aux orteils des pieds, mais des tiges d'or bien pesantes au travers des tétins et des fesses. Où, en mangeant, on s'essuie les doigts aux cuisses, à la bourse des génitoires et à la plante des pieds ».

Il sait heurter son lecteur et loue ces pays « où l'on salue en mettant le doigt à terre puis en l'élevant vers le ciel, où les hommes portent les charges sur la tête, les femmes sur les épaules ; elles pissent debout et les hommes accroupis ». Il mêle des exemples pris dans Hérodote, écrit cet ailleurs absolu, pose le relativisme culturel et l'universalité humaine, « ailleurs encore les femmes sont en commun sans qu'il y ait péché ; et même, dans tel pays, elles portent comme marque d'honneur, sur le bord de leurs robes, autant de belles houppes frangées qu'elles ont approché de mâles ». Il entend prôner ainsi la tolérance et le

respect, affirmer que chaque personne humaine est unique et admirable par-delà les particularités de son peuple, que ce qui semble évident ici devient là-bas curieux, et que ces Indiens, si différents, ne nous sont « nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse ».

Parmi toutes ces étranges coutumes qu'il énumère dans les *Essais*, il en est une cependant à laquelle on imagine que ne saurait souscrire un bon fils français : « là c'est un devoir de piété de tuer son père lorsqu'il a un certain âge ».

père & fille

Non loin de l'hôtel Glória, la large avenida Princesa Isabel rejoint à angle droit l'avenida Atlântica qui longe la plage de Copacabana. À ce croisement se dresse la statue de l'Infante, plume à la main. Ce qu'elle vient de signer avec cette plume en bronze c'est la loi d'abolition de l'esclavage. Celle-ci est tardive. C'est mai 1888. La princesse assure la régence. Son père l'empereur dom Pedro II n'était pas parvenu à imposer cette abolition au gouvernement malgré sa menace d'abdiquer. Il est en Europe et malade. Le vieil homme à la curiosité encyclopédique, qui toute sa vie aura entretenu une correspondance avec les artistes et les savants dont il étudie les livres et les œuvres, avec Louis Pasteur et Charles Darwin, avec Friedrich Nietzsche et Ludwig Wagner, est mourant à Milan. L'annonce du succès de sa fille le requinque. Il rentrera au Brésil. Pour peu de temps.

Dans son roman amazonien *La Jangada*, Jules Verne faisait l'éloge du Brésil et de ce « vaillant petit peuple. C'est maintenant l'un des plus grands États de l'Amérique méridionale, ayant à sa tête l'intelligent et artiste roi dom Pedro ». Nul doute que celui-ci, lecteur des *Voyages extraordinaires* comme tout Brésilien lettré, fut sensible au compliment. C'est cependant Victor Hugo qu'il vénère.

Au début de 1872, après la Commune, et alors que le poète envoyé en exil par la haine d'un autre empereur était plongé dans la vie politique, ils n'étaient pas parvenus à se rencontrer, bien que Pedro II eût confié à Théophile Gautier : « Mon voyage en Europe me semblera manqué si je ne vois pas Victor Hugo. » Cinq ans plus tard, celui-ci écrit dans son journal : « 9 heures du matin. Visite de l'empereur du Brésil. Longue conversation. Très noble esprit. Il a vu sur une table *L'Art d'être grand-père*. Je le lui ai offert, et j'ai pris une plume. Il m'a dit : Qu'allez-vous écrire ? J'ai répondu : Deux noms, le vôtre et le mien. Il m'a dit : Rien de plus. J'allais vous le demander. J'ai écrit :

À don Pedro de Alcantara
VICTOR HUGO

Il m'a dit : Et la date ?
J'ai ajouté :

22 mai 1877 ».

Le même jour, il écrit cette phrase quelques lignes plus bas : « À deux heures je suis allé à la réunion de l'extrême gauche du Sénat. » Et une semaine plus tard, le 29 mai, alors qu'il vient à nouveau de passer la journée avec les sénateurs d'extrême gauche : « En rentrant j'ai trouvé l'empereur du Brésil qui venait dîner avec moi. »

Après l'abolition de l'esclavage par sa fille, l'empereur avait été renversé par les grands propriétaires et les rois du café, lesquels avaient fomenté le coup d'État. Pierre II avait abdiqué, s'en était allé traîner sa saudade en Europe, était mort à Paris. Le président de la République Sadi Carnot